



Fils d'un petit gentilhomme, mais apparenté à la riche lignée des Stolypine, Michel Youriétvitch Lermontov naît à Moscou le 3 octobre 1814 (selon le calendrier julien). Il perd sa mère lorsqu'il a trois ans et est élevé par sa grand-mère qui le tient éloigné de son père. Il reçoit une éducation soignée selon les principes de l'aristocratie terrienne : langues étrangères, à commencer par le français, musique, dessin, etc., et lit beaucoup (Pouchkine, Byron, Lamartine, Hugo...). Son premier poème paraît dans une revue en 1830 mais, bien qu'il écrive beaucoup, il faut attendre 1837 pour que ses textes commencent à être publiés régulièrement. Étudiant solitaire à l'université de Moscou, il multiplie les aventures sentimentales avant de suivre sa grand-mère à Saint-Pétersbourg. Il entre alors à l'école des élèves-officiers des hussards de la Garde. Promu cornette, il mène une vie dissipée et mondaine. Au printemps 1836, il commence à écrire avec son meilleur ami, Sviatoslav Raïevski, *La Princesse Ligovskoiï*, roman qui restera inachevé, et essuie de nombreux refus lorsqu'il tente de faire publier ses textes. À la suite d'une dispute avec son cousin Nicolas Stolypine, Lermontov est arrêté et emprisonné, accusé d'« appel à la révolution », puis exclu de la Garde et envoyé dans un régiment de dragons dans le Caucase. Là il écrit et réécrit *Le Démon* ainsi que plusieurs poèmes. Grâce à l'intervention de sa grand-mère, il réintègre la

Garde et part à Novgorod où il commence à écrire *Un héros de notre temps*. Devenu célèbre en dépit — ou à cause — de la persécution officielle dont il fait l'objet, il entre dans les milieux littéraires et rencontre ceux qui furent les amis de Pouchkine... Ainsi, en 1839, il fait partie du « Cercle des Seize », un groupe de jeunes militaires et intellectuels. L'année suivante, la censure autorise la parution d'*Un héros de notre temps*. À la suite d'un duel, il est à nouveau arrêté et exclu de la Garde. Versé au régiment d'infanterie de Tienga et exilé encore une fois dans le Caucase. Après une permission de quelques mois à Saint-Pétersbourg, il rejoint son unité, animé, d'après les témoins, de sombres pressentiments. Quelques mois plus tard, le 15 juillet 1841, il est tué lors d'un duel avec le major Martynov pour une plaisanterie mal prise... En 1860, paraît la première édition de l'ensemble de son œuvre.

*Découvrez, lisez ou relisez l'œuvre de Lermontov :*

UN HÉROS DE NOTRE TEMPS (Folio Bilingue n° 72)

## CHAPITRE PREMIER

*Tire ! Tire ! crie une voix.*

POUCHKINE<sup>1</sup>.

En 1833, le 21 décembre à quatre heures après midi, la foule se pressait, comme d'habitude, dans la rue de l'Ascension, et il y avait dans cette foule un jeune fonctionnaire. Notez bien le jour et l'heure, car ce jour-là et à cette heure-là se produisit l'événement à partir duquel s'enchaînent les aventures diverses survenues à mes héros et héroïnes, dont je me suis promis de transmettre l'histoire à la postérité, pour autant que la postérité lira des romans... Ainsi donc, un jeune fonctionnaire descendait la rue de l'Ascension, venant de son ministère, fatigué d'un travail monotone et rêvant d'une gratification et d'un bon déjeuner — car tous les fonctionnaires rêvent ! Il portait une casquette de

1. In Eugène *Onéguine*.

forme indéfinie et un manteau bleu marine ouaté au collet de castor usagé. Il était malaisé de distinguer les traits de son visage, en raison de sa visière, de son collet et du crépuscule ; il ne semblait pas avoir hâte de rentrer chez lui, et il savourait et l'air pur du soir glacial, qui versait à travers la brume de l'hiver ses rayons roses sur les toits des maisons, et l'éclat alléchant des magasins et des pâtisseries ; levant par moments les yeux avec une émotion véritablement poétique, il se heurtait à quelque chapeau rose et présentait des excuses embarrassées : le perfide chapeau rose prenait un air fâché, puis glissait un regard sous la casquette et, après quelques pas, se retournait comme attendant de nouvelles excuses ; vainement ! le jeune fonctionnaire manquait totalement de perspicacité !... Mais plus fréquemment encore il s'arrêtait pour badauder devant la vitrine d'un magasin ou d'une pâtisserie étincelante de feux magiques et de magnifiques dorures ; longuement, avec insistance, avec envie il contemplait les objets exposés, puis, revenant à la réalité, il reprenait son chemin avec un profond soupir et une stoïque fermeté. Mais ses plus terribles bourreaux étaient les cochers : il haïssait les cochers : « *Barine !* Où est-ce que je vous mène ? Une voiture, *barine* ? À votre service ?... » C'était le supplice de Tantale, et il détestait du fond de l'âme les cochers.

Descendu du pont de l'Ascension et se préparant à tourner à droite le long du trottoir, il

entendit soudain un cri : « Attention, tire-toi de là ! » Droit sur lui fonçait un trotteur bai ; derrière le cocher frémissait un plumet blanc et bâillait le collet d'une capote grise<sup>1</sup>. À peine avait-il eu le temps de lever les yeux qu'un limon était devant sa poitrine et que la vapeur qui s'échappait en nuages des naseaux du coursier lui enveloppait le visage ; il s'agrippa machinalement des deux mains au brancard, et tout aussitôt un fort élan du cheval le rejeta de côté, à plusieurs pas, sur le trottoir... Des cris retentirent : « Il l'a écrasé, il l'a écrasé ! », des cochers s'élançèrent à la poursuite du coupable, mais ils n'eurent que le temps de voir disparaître au loin le plumet blanc.

Quand le fonctionnaire revint à lui, il ne ressentait nulle part de douleur, mais ses genoux tremblaient encore d'effroi ; il se leva, s'accoua au parapet du canal, cherchant à rassembler ses esprits. Des pensées amères s'emparèrent de son être, et à partir de cet instant il reporta des cochers aux trotteurs bais et aux plumets blancs toute la haine dont son âme était capable.

Pendant ce temps le plumet blanc et le trotteur bai filaient le long du canal, tournaient à la perspective Nievski, puis à la rue des Caravanes, de là gagnaient le pont Siémionovski, puis à droite la Fontanka, où ils s'arrêtaient devant un riche portail avec avant-toit et porte de verre brillamment garnie de bronze.

1. L'uniforme des régiments de cavalerie de la Garde.

« Eh bien, monsieur, dit le cocher, un robuste moujik à la large barbe rousse en éventail, il s'est fait voir, Vaska, aujourd'hui ! »

Il faut remarquer que chez les cochers, le cheval qu'ils aiment s'appelle toujours Vaska<sup>1</sup>, même à l'encontre de la volonté de leur maître qui le pare des noms sonores d'Achille ou d'Hector : pour le cocher, il restera non pas « Akhel » ou « Niekto » , mais Vaska.

L'officier descendit de voiture, tapota amicalement le garrot du coursier fumant, lui fit un sourire d'encouragement et s'élança vers un splendide escalier ; du fonctionnaire bousculé il ne fut soufflé mot... Maintenant que l'officier a quitté son manteau couvert de neige et qu'il est entré dans son cabinet, nous pouvons tranquillement le suivre et décrire son extérieur, malheureusement peu attrayant : il était de petite taille, large d'épaules et au total mal proportionné ; il semblait de forte complexion, incapable de sensibilité et de surexcitation ; sa démarche était quelque peu mesurée pour un cavalier, ses gestes étaient brusqués tout en manifestant souvent l'indolence et l'insouciant indifférence qui sont maintenant à la mode et dans l'esprit du temps — si ce n'est pas là un pléonasme. Mais à travers cette froide enveloppe perçait souvent la vraie nature du personnage : il était visible qu'il ne suivait pas la mode de tout le monde, mais refoulait ses sentiments et ses pensées par mé-

1. Diminutif de Vassili (Basile).

fiance ou par orgueil. Le timbre de sa voix était tantôt profond tantôt tranchant, selon l'influence de la minute présente ; quand il voulait dire quelque chose d'agréable, il commençait à bégayer et achevait soudain sur une plaisanterie mordante pour dissimuler son propre trouble, — et l'on affirmait dans le monde qu'il avait la langue méchante et dangereuse... car le monde ne tolère en son sein rien de fort, de vibrant, rien qui puisse dénoncer du caractère et de la volonté : il faut au monde les vaudevilles français et la soumission russe à l'opinion d'autrui.

Son visage hâlé, irrégulier, mais plein d'expression, aurait intéressé Lavater et ses adeptes : ils y auraient lu les profondes traces du passé et de merveilleuses promesses d'avenir... mais la foule disait que dans son sourire, dans ses yeux étrangement brillants, il y avait quelque chose...

Je dirai pour terminer le portrait qu'il s'appelait Grégoire Alexandrovitch Piétchorine, que les siens l'appelaient simplement \**Georges*<sup>1</sup>, à la française, qu'il avait vingt-trois ans et que ses parents étaient propriétaires de trois mille âmes dans les provinces de Saratov, de Voronïèje et de Kalouga : ce dernier point pour embellir un peu son personnage dans l'opinion des lecteurs exigeants ! Pardon, j'oubliais de mentionner que Georges était fils unique, compte non tenu

1. Les mots en italique précédés d'un astérisque sont en français dans le texte.



d'une sœur de seize ans qui était loin d'être laide et qui, comme le disait sa maman (le papa n'était plus de ce monde), n'avait pas besoin de dot et pouvait monter haut dans la société avec l'aide de Dieu, de son joli visage et de sa brillante éducation.

Grégoire Alexandrovitch, entré dans son cabinet, se laissa tomber dans un large fauteuil ; un laquais entra et lui fit rapport que Madame était partie dîner en ville et que Mademoiselle avait déjà pris son repas. « Je ne dînerai pas, répondit-il, j'ai déjeuné... »

Puis entra un garçonnet d'environ treize ans, en veste cosaque écarlate, à l'œil vif, à la fraîche frimousse et à l'air polisson, qui, sans un mot, tendit une carte de visite. Piétchorine la posa négligemment sur la table et demanda qui l'avait apportée.

« C'est une jeune dame et son mari qui sont venus tout à l'heure, répondit Fiédka, ils ont dit de donner cette carte à Tatiana Piétrovna (c'était le nom de la mère de Piétchorine).

— Alors, pourquoi me l'apportes-tu ?

— Eh bien, j'ai pensé que c'était la même chose !... Peut-être désirerez-vous la lire ?

— C'est-à-dire que tu as envie de savoir ce qu'il y a là d'écrit.

— Oui, monsieur... ces messieurs-dames n'étaient encore jamais venus chez nous...

— Toi, je t'ai trop gâté, dit Piétchorine d'une voix sévère. Bourre-moi une pipe. »

Mais cette carte de visite avait apparemment le don d'exciter la curiosité... Un bon moment Georges ne put se décider à changer sa confortable position dans le large fauteuil et à étendre la main vers la table... en outre il n'y avait pas de bougie dans la pièce, éclairée par la flamme rougeâtre de la cheminée, et faire apporter de la lumière, détruire le charme de l'éclairage donné par l'âtre, il n'en avait pas envie non plus. Mais la curiosité triompha, il se leva, prit la carte de visite et, avec une impatience mal explicable, l'approcha de la grille de la cheminée : il y lut, imprimé en lettres gothiques : « Le prince Étienne Stièpanovitch Ligovskoï et la princesse. » Il tressaillit, pâlit, ses yeux étincelèrent, et le carton vola dans la cheminée. Deux ou trois minutes il marcha de long en large par la pièce, faisant d'étranges gestes de la main, laissant échapper diverses exclamations, tantôt souriant, tantôt fronçant les sourcils ; enfin il s'arrêta, saisit des pincettes et s'efforça de retirer la carte de la flamme : hélas ! une moitié en était réduite en cendres, et l'autre, racornie, noircie, ne laissait deviner que les mots « Étienne Stièp... ».

Piétchorine posa ces restes misérables sur la table, se rassit dans son fauteuil et se couvrit le visage des deux mains, — et c'est la raison pour laquelle, moi qui sais très bien lire les mouvements d'une âme sur une physionomie, je ne puis vous faire part de ses pensées. Il demeura un quart d'heure dans cette position, et sou-

dain il entendit un bruissement semblable à des pas légers, au froufrou d'une robe ou au mouvement d'une feuille de papier... Bien qu'il ne crût pas aux apparitions, il tressaillit, releva rapidement la tête... et vit devant lui, dans la demi-obscurité, quelque chose de blanc et qui semblait aérien... Il fut une minute sans savoir que croire, tant ses pensées étaient loin... sinon du monde, du moins de cette pièce...

« Qui est là ? demanda-t-il.

— Moi ! répondit un contralto contrefait, — et un sonore éclat de rire féminin retentit.

— Varinka ! Gamine, va !

— Mais tu dormais !... C'est follement drôle !...

— Je voudrais dormir. On est plus tranquille !

— C'est honteux ! Voilà pourquoi nous autres, nous nous ennuyons tellement au bal, en société !... Vous ne cherchez tous que la tranquillité... Ils sont aimables, les jeunes gens...

— Mais permettez de vous demander — répliqua Georges en bâillant — au nom de quoi nous avons obligation de vous amuser...

— Parce que nous sommes des dames.

— Grand bien vous fasse. Mais nous, nous ne nous ennuyons pas sans vous...

— Qu'est-ce que j'en sais !... Et puis, qu'allons-nous nous raconter entre nous ?

— La mode, les potins... ce n'est pas assez ? Confiez-vous l'une à l'autre vos secrets...

— Quels secrets ? Je n'ai pas de secrets... Tous les jeunes gens sont tellement insupportables...

— La plupart d'entre eux ne sont pas habitués à la société féminine.

— Ils n'ont qu'à s'y habituer... ils ne veulent même pas essayer. »

Georges se leva d'un air grave et s'inclina avec un sourire railleur.

« Barbara Alexandrovna, je remarque que vous avancez à grands pas vers le temple de la connaissance. »

Varinka rougit et fit la moue de ses lèvres roses... et son frère se laissa tout tranquillement retomber dans son fauteuil. Cependant on apporta des bougies, et pendant que Varinka fait la tête et tapote du doigt une vitre, je vais vous décrire la pièce où nous nous trouvons. Elle était à la fois cabinet de travail et salon, et communiquait par un couloir avec le reste de la maison. Des tentures françaises bleu clair couvraient ses murs ; la porte de chêne ciré, avec sa poignée à la mode, et le cadre de la fenêtre, du même chêne, disaient le bon goût du maître de céans. La draperie au-dessus des fenêtres était dans le goût chinois, et le soir, ou quand le soleil donnait sur les vitres, s'abaissaient des stores ponceau, contraste tranchant avec la couleur de la chambre, mais qui montrait un certain amour de l'étrange, de l'original. Face à la fenêtre se trouvait la table de travail, couverte de gravures, de papiers, de livres, d'en-

criers de formes diverses et de bibelots à la mode ; d'un côté de la table se dressait un haut treillage, enveloppé d'un impénétrable entrelacs de vigne vierge ; de l'autre, le fauteuil où était maintenant assis Georges. À ses pieds le plancher était dissimulé sous un large tapis bariolé d'arabesques ; sur un autre tapis persan, suspendu au mur qui faisait face à la fenêtre, étaient accrochés des pistolets, deux fusils turcs, des sabres et poignards tcherkesses, cadeaux de compagnons d'armes qui avaient naguère fait un tour de l'autre côté du Balkan... Sur la cheminée de marbre trônaient trois bustes d'albâtre, caricatures de Paganini, d'Ivanov et de Rossini. Les autres murs étaient nus, longés par de larges divans garnis de soie puce. Un unique tableau attirait les regards, pendu au-dessus de la porte qui menait à la chambre à coucher ; il représentait un visage humain inconnu, peint par un artiste russe inconnu, ignorant de son génie dont nul n'avait pris souci de lui parler. Ce tableau était l'œuvre d'une fantaisie profonde et sombre. Le visage était peint franchement de face, sans aucun artifice d'inclinaison ou de tournure, la lumière tombait d'en haut, le vêtement était indiqué à grands traits obscurs et indistincts : il semblait que toute la pensée de l'artiste se fût concentrée sur les yeux et le sourire... La tête était plus grosse que nature, la chevelure tout unie tombait des deux côtés du front qui, fortement saillant et arrondi, avait dans sa structure on ne sait quoi d'inhabituel.

Les yeux regardaient fixement et brillèrent de ce terrible éclat qui est parfois celui d'yeux vivants à travers les trous d'un masque de velours noir ; leur rayon scrutateur et chargé de reproche semblait vous suivre dans tous les angles de la pièce, et le sourire qui distendait les lèvres minces et serrées était plutôt dédaigneux que railleur. Chaque fois que Georges regardait cette tête, il y trouvait une nouvelle expression ; elle était son interlocuteur dans les moments de solitude et de rêverie ; en fervent de Byron, il y voyait le portrait de Lara. Quand il la montrait avec enthousiasme à ses camarades, ils la qualifiaient de convenable tableau.

Cependant, tandis que je vous décrivais le cabinet, Varinka s'est peu à peu avancée vers la table, puis s'est rapprochée de son frère et assise devant lui sur une chaise. Il n'y avait plus dans ses yeux bleus la moindre trace de sa colère d'une minute, mais elle ne savait comment renouer l'entretien. Ses yeux tombèrent sur la carte de visite à demi consumée.

« Qu'est-ce que c'est que cela ? "Étienne Stièp..." Ah ! c'est probablement le prince Ligovskoï qui vient de passer chez nous !... Comme j'aimerais revoir Vièrotchka ! Mariée... Elle était si gentille... J'ai entendu dire hier qu'ils étaient arrivés de Moscou !... Mais qui a fait brûler cette carte ? Il fallait la donner à maman !

— C'est moi, je crois, dit Georges. En allumant ma pipe...

— C'est du joli ! Je voudrais que Vièrotchka l'apprenne... cela lui ferait sûrement plaisir !... C'est ainsi, monsieur, que votre cœur varie !... Je le lui dirai, je le lui dirai sans faute ! Au fait, non, cela doit lui être bien égal maintenant, puisqu'elle est mariée !...

— Tu as un jugement très sain pour ton âge !... répondit le frère, et il bâilla, ne sachant que dire de plus...

— Pour mon âge ! Suis-je donc un enfant ! Maman dit qu'une jeune fille de dix-sept ans a autant de raison qu'un homme de vingt-cinq.

— Tu fais très bien d'écouter ta maman. »

Cette phrase, en apparence élogieuse, avait un air de moquerie ; de sorte que la bonne entente fut de nouveau rompue, et tous deux se turent... Le petit valet entra et tendit un billet : une invitation à un bal chez le baron R...

« Quelle barbe ! dit Georges. Il faut y aller.

— Il y aura \**mademoiselle Negouroff* !... répliqua d'un air ironique Varinka. Hier encore elle demandait de tes nouvelles. Quels yeux elle a ! Une merveille !

— “Comme des charbons ardents dans une forge” !...

— Avoue quand même que ses yeux sont admirables !

— Quand on loue les yeux, c'est que le reste ne vaut rien.

— Ris toujours !... Tu n'es pas indifférent...

— Mettons.

— Ça aussi, je le dirai à Vièrotchka !...

— Tu disais, il n’y a pas si longtemps, que je lui indiffère !...

— Je vous prie de croire que je parle mieux que cela ! Je ne suis pas une petite pensionnaire<sup>1</sup>.

— Oh, certes non ! Très loin de là... »

Elle rougit et s’en alla.

Mais je dois vous avertir qu’ils étaient dans un mauvais jour. Ils vivaient habituellement en très grande amitié, et surtout Georges aimait sa sœur du plus tendre amour fraternel.

La dernière allusion à *\*mademoiselle Negouroff* (c’est ainsi que nous l’appellerons désormais) rendit Piétchorine pensif ; enfin une idée inattendue lui tomba du ciel, il approcha un encrier, prit une feuille de papier à lettres et se mit à écrire quelque chose ; tandis qu’il écrivait, un sourire satisfait paraissait fréquemment sur son visage, ses yeux pétillaient, — bref, il s’amusait beaucoup, comme un homme qui a imaginé quelque chose de peu ordinaire. Son billet achevé, il le glissa dans une enveloppe et l’adressa à « Mademoiselle Élisabeth Lvovna<sup>2</sup> Niègourova, en main propre » ; puis il appela Fiédka et le chargea de le porter à la poste urbaine, — mais en sorte que nul ne le vît. Le petit Mercure, fier de la confiance de Mon-

1. Varinka veut dire par là que son russe n’est pas celui, bourré de gallicismes, qu’apprennaient les jeunes filles nobles au Couvent Smolny.

2. La destinataire s’appelle en réalité Élisabeth *Nikolaïevna* ; c’est un affront volontaire que lui fait Piétchorine.



sieur, partit comme une flèche ; Piétchorine fit atteler son traîneau et, une demi-heure plus tard, partit pour le théâtre ; mais durant cette course il n'eut l'occasion d'écraser aucun fonctionnaire.